



## Archives de sciences sociales des religions

130 | avril - juin 2005  
Les Saints et les Anges...

---

### Rodney Stark, *One True God. Historical Consequences of Monotheism*

Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2003, 319 p.

Yves Lambert

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/2851>

ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2005

Pagination : 113-202

ISBN : 2-7132-2044-0

ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Yves Lambert, « Rodney Stark, *One True God. Historical Consequences of Monotheism* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 130 | avril - juin 2005, document 130.27, mis en ligne le 02 décembre 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/2851>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Rodney Stark, *One True God.* *Historical Consequences of Monotheism*

Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2003, 319 p.

Yves Lambert

---

- 1 Déjà auteur de nombreux livres importants, comme *The Future of Religion: Secularization, Revival and Cult Formation* (Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1983) ; avec William Sim Bainbridge, *A Theory of Religion* (New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1987), *The Rise of Christianity. A Sociologist Reconsiders History* (Princeton, N.J., and Chichester, G.B., University of Princeton Press, 1996) (cf. *Arch.* 104.52) ; avec Roger Finke, *Acts of Faith: Explaining the Human Side of Religion* (Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2000), R. Stark se pose avec *One True God* comme le principal spécialiste de la sociologie historique du monothéisme, d'autant que ce livre est suivi d'un second volume, *For The Glory of God: How Monotheism Led to Reformations, Science, Witch Hunts, And The End Of Slavery* (*idem*, 2004).
- 2 « More than three thousands years ago, somewhere a group of people began to worship One God. Wether they were Jews, Persians, Egyptians or someone else will probably never be known, but perhaps no other simple innovation had so much impact on history (...) a great deal of history – triumphs as well as disasters – have been made on behalf of One True God » (p. 1), commence par souligner l'auteur. À part les religions monothéistes, aucune religion n'a eu cette capacité à mobiliser les individus et les sociétés, avec, notamment, comme conséquence, de les unir davantage mais aussi de les diviser davantage tant à l'intérieur de chaque monothéisme que vis-à-vis des autres religions. Prenant pour objet le judaïsme, le christianisme et l'islam, l'ouvrage propose une analyse des principales phases de missions (chap. 2), de conflits (chap. 3) et de pacifications (chap. 5), depuis les débuts jusqu'à nos jours, et il cherche à expliquer pourquoi le judaïsme a survécu à près de deux mille ans de diaspora et d'hostilité (chap. 4). Le second volume aborde la Réforme, la chasse aux sorcières, l'esclavage et la science.
- 3 Toujours soucieux de bien définir ses concepts, R. Stark rappelle au préalable (chap. 1) les grandes lignes de la théorie de la religion qu'il a élaborée avec William S. Bainbridge et avec Roger Finke (*Acts of Faith*). Le point de départ est le fait que le surnaturel est la seule

source plausible de bienfaits (benefits) que l'on désire fortement mais qui, soit existent seulement en quantité limitée (la réputation, la chance, la richesse, etc.), soit sont inaccessibles (par exemple, la santé pour quelqu'un qui est victime d'un handicap ou d'une maladie incurables, l'immortalité). La religion permet précisément de transcender toutes ces limites. Elle apporte des « récompenses » (rewards) mais elle comporte des « coûts » (costs) en temps, en argent, etc. Sur le marché (marketplace) du spirituel, chacun proportionne de manière à peu près raisonnable son implication religieuse à ce qu'il en attend et à son degré de conviction, en conformité avec la *Rational Choice Theory* des économistes.

- 4 Les religions monothéistes, par la relation qu'elles instaurent avec Un Seul Vrai Dieu, créateur de l'univers, maître de tout, juge suprême, clé d'un salut éternel, sont tout particulièrement mobilisatrices, en tout cas beaucoup plus que les religions dont le surnaturel repose sur une essence plus ou moins abstraite (bouddhisme, confucianisme, taoïsme, dans leur forme originelle). Sachant, prend soin d'ajouter R. Stark, que ces dernières religions se sont donné des dieux, sans quoi elles n'auraient pas réussi à gagner les masses, et qu'il n'existe pas de monothéisme pur puisqu'il faut au moins un principe du mal pour expliquer que la création par ce Dieu parfait et tout-puissant ne soit pas parfaite. Une religion fondée sur une révélation faite par un Dieu unique implique beaucoup plus qu'une religion fondée sur une expérience et une intuition purement humaines (bouddhisme, confucianisme, taoïsme, hindouisme métaphysique).
- 5 L'une des conséquences de la croyance en un « One True God » est l'incitation au prosélytisme en vue de convertir à la vérité et d'apporter le salut (chap. 2). La conversion suppose un abandon de toute autre religion ou divinité. La première mission fut celle d'Akhénaton. À cet égard, les religions monothéistes se différencient nettement tant des religions polythéistes, où l'on peut à loisir emprunter ou abandonner des dieux, des rites, sans quitter sa religion, que des religions référées à une essence, qui coexistent en général entre elles et avec l'animisme (de manière officielle au Japon avec le shintoïsme). Certes, note l'auteur, le bouddhisme a suscité des missions, l'hindouisme dévotionnel aussi, mais elles n'ont pas eu l'ampleur des missions monothéistes. R. Stark rappelle l'intensité et le succès des efforts missionnaires des juifs au sein du monde romain jusqu'à ce que le triomphe du christianisme ne vienne y mettre un terme en leur interdisant tout prosélytisme. Il montre que, après avoir pratiqué d'efficaces et authentiques conversions par l'exemple et « par le bas », le christianisme, une fois établi en religion officielle (avec l'empereur Constantin) puis exclusive (sous l'empereur Théodose), s'est plutôt attaché à des conversions « par le haut », en particulier auprès des peuples « barbares » (cf. le cas des Francs) et par la force (sous peine de bannissement, d'excommunication) ; le bras séculier garantissait la conformité à l'Église et celle-ci légitimait le pouvoir politique. Du coup, la christianisation en profondeur des masses paysannes ne s'est pas vraiment opérée, surtout dans le cas des peuples du nord de l'Europe, derniers « convertis », comme l'attestent les témoignages occasionnés par la Réforme protestante et la Contre-Réforme catholique aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (cf. Jean Delumeau, etc.). Résultat ? « Today levels of church attendance are strongly predicted by the date at which they are said to have been christianized – the latter, the lower their current rate of attendance » (p. 78). Preuve ultime, remarque judicieuse, quoiqu'à nuancer. Il est vrai que les pays nordiques présentent les niveaux de pratique les plus bas d'Europe, mais ils sont talonnés par la France, la Belgique et la Grande-Bretagne, dont la christianisation est ancienne (mais aussi la sécularisation), tandis que la Pologne, la Lituanie et la Slovaquie, de

christianisation beaucoup plus récente, ont un niveau élevé de pratique (lié à l'identification de la nation au catholicisme et à une sécularisation plus récente) (cf. Y. Lambert, « A Turning Point in Religious Evolution in Europe », *Journal of Contemporary Religion*, vol. 19, n° 1, 2004, p. 29-45). Par ailleurs, très critique vis-à-vis des conversions « par le haut », l'auteur semble épouser jusqu'à l'excès la thèse à la mode d'un Moyen-Âge peu chrétien, une thèse qui rectifie le mythe d'un Moyen-Âge très chrétien mais qui vise aussi à minimiser le recul actuel, comme l'a reconnu Jean Delumeau (cf. *Guetter l'aurore*, Paris, Grasset, 2003, p. 20-21).

- 6 Le livre passe rapidement en revue le cas de l'islam, à l'extension si rapide, montrant que, là aussi, à en juger notamment par une étude sur la diffusion des prénoms musulmans, diffusion très lente, la conversion réelle a pris des siècles. Il traite le renouveau des missions chrétiennes à l'époque contemporaine, en particulier l'explosion des missions protestantes américaines depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : en 1996, on comptait 40 000 missionnaires protestants américains à l'étranger, dont 12 000 en Amérique latine et 7 400 en Europe, plus 64 000 missionnaires temporaires (pour un an ou moins), non compris les Mormons et les Témoins de Jéhovah ! En même temps, la mission a été abandonnée par les courants libéraux, convaincus désormais que le christianisme n'est pas supérieur aux autres grandes religions, au grand profit des courants évangéliques. Quelques pages sont consacrées aux missions hindoues, pour rappeler les efforts de diffusion de l'hindouisme en Asie du sud-est, à l'origine, et les récentes tentatives d'implantation en Occident de mouvements hindous, sans grand succès (International Society of Krishna Consciousness, Society for Transcendental Meditation, Rajneesh...). Au passage, l'auteur souligne, à propos des peuples d'Amérique latine, que leur très faible niveau de vocations sacerdotales, leur forte propension au syncrétisme et leur grande ouverture à l'évangélisme résultent du caractère coercitif de leur conversion passée au catholicisme. Ce chapitre est sans doute l'apport le plus original de l'ouvrage. On pourra regretter que les missions catholiques ne soient pas traitées mais ce n'était pas indispensable à la démonstration de la thèse du prosélytisme. Par contre, on peut s'étonner que le bouddhisme soit négligé, comme s'il s'était répandu sans mission, ce qui affaiblit la thèse par omission, cette religion étant manifestement sous-estimée par l'auteur qui va jusqu'à affirmer qu'il n'existe pas de lien entre la moralité et la religion quand le surnaturel se réfère à une essence (p. 26), comme si la « voie du juste milieu » n'était pas éthique ! On peut aussi s'étonner de ne rencontrer qu'une allusion à l'islamisme, d'autant que cela renforcerait cette thèse et appuierait en outre la seconde thèse, celle de la croyance en Un Seul Vrai Dieu comme source de conflits violents.
- 7 R. Stark commence par exposer une théorie des conflits selon laquelle ceux-ci seront d'autant plus vifs s'il existe un petit nombre d'organisations religieuses puissantes et particularistes (exclusivistes), le climat de conflit diminuant en outre la tolérance envers les groupes qui ne représentent pas une menace (chap. 3). Dans le cas du christianisme, après avoir rappelé que les persécutés des origines sont eux-mêmes devenus persécuteurs après leur triomphe, à l'encontre des « païens » puis des « hérétiques » et des « infidèles », R. Stark donne une synthèse magistrale sur les conflits religieux jusqu'à la fin du Moyen-Âge, surtout sur les violences collectives anti-sémites, ce qui fait regretter qu'il laisse de côté le schisme orthodoxe, la période de la Réforme, il est vrai réservée au second volume, et surtout la situation actuelle, mises à part de brèves allusions. Il apparaît qu'après une phase de relative tranquillité allant de 500 environ jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, on entre dans une phase de violences qui dure jusqu'au traité de Westphalie

en 1648 : croisades, massacres de juifs, inquisition, reconquête catholique en Espagne, « guerres de religion ». Or, montre l'auteur, les violences anti-juives se produisent toujours dans un contexte de conflit aigu au sein du christianisme (répression des hérésies, de la sorcellerie) ou dans ses rapports avec l'islam (croisades, *reconquista*), et les violences islamiques anti-juives sont elles-mêmes à l'unisson des guerres entre chrétiens et musulmans : il en conclut qu'il s'agit des effets « collatéraux » d'un climat d'exacerbation, effets du reste désapprouvés par les papes, une interprétation en partie novatrice. La « redécouverte » des hérésies, lesquelles n'avaient en réalité pas cessé, paraît elle-même liée aux conflits avec l'islam (à propos de la Terre sainte, de l'Espagne ou des Balkans) et au fait qu'elles mettent désormais en jeu le pouvoir établi de l'Église. Là encore, l'auteur apporte des vues nouvelles et prend le contre-pied de la thèse dominante selon laquelle les croisades auraient été motivées avant tout par l'intérêt matériel, alors que, montre-t-il, ces entreprises étaient lointaines et ruineuses, quand des croisades en Espagne, demandées par le pape dès 1063, auraient été proches et sources de richesses ; au passage l'auteur relativise aussi l'interprétation des hérésies en tant que luttes de classe, au nom de leur diffusion dans tous les milieux sociaux. Si l'on essayait d'appliquer ce modèle aux violences contemporaines, on s'apercevrait que les violences internes à une religion sont devenues rares alors que les violences anti-religieuses ont fait leur apparition sur une grande échelle, avec une origine idéologique (persécutions communistes, génocide juif), un phénomène inédit, cependant que les violences entre religions monothéistes ont elles-mêmes pris un tour nettement idéologique (nationalisme, rejet de l'Occident).

- 8 Je passerai rapidement sur les deux derniers chapitres, qui sont moins novateurs. S'agissant de la persistance du judaïsme envers et contre tout (chap. 4), R. Stark souligne le rôle fondamental joué, parmi d'autres facteurs, par la croyance en Un Dieu Unique, dont Israël est le Peuple choisi, dont la Terre d'Israël est le don, et qui enverra un Messie établir Son règne sur la terre. Le dernier chapitre (*God's Grace: Pluralism and Civility*) commence par une théorie du pluralisme selon laquelle la « civilité religieuse » (la coexistence pacifique entre groupes religieux) est d'autant plus poussée qu'il existe davantage de groupes religieux, dont aucun ne soit prépondérant, ce qui prend le contre-pied des positions de Thomas Hobbes et de David Hume, au profit de celle d'Adam Smith. Il faut, pense l'auteur, au minimum quatre groupes religieux à peu près équilibrés, comme aux Pays-Bas. L'existence de trois groupes risque de conduire à l'union de deux d'entre eux contre le troisième. Le duopole engendre une rivalité sans merci, et le monopole incite à l'exclusivisme. Suit un développement concernant la situation américaine, manifestement tenue pour la meilleure avec sa séparation des Églises et de l'État, sa religion civile transversale et son grand nombre de groupes religieux, une multiplicité qui, loin de relativiser le religieux, crée une concurrence bénéfique. Deux métaphores éloquentes symbolisent cette situation, celle du dais commun de l'*American Way of Life* et de la religion civile (cf. Peter Berger et Robert Bellah), et, en complément, celle des parapluies individuels (*umbrellas*, cf. Christian Smith). R. Stark avance qu'il n'existe pas de lien entre moralité et religion, évoquant un travail à venir sur cette question.
- 9 Aux yeux d'un Européen, cette analyse paraîtra forcément orientée, américano-centrique, disons, déjà par le modèle économique sous-jacent à la théorie, mais laissons cet aspect de côté. Tout en trouvant ce large panorama passionnant et pertinent, on pourra penser que le niveau actuel de « civilité religieuse » n'est pas moins élevé dans les pays européens

mono-confessionnels (luthériens comme les pays scandinaves, catholiques comme ceux du sud, et certains pays orthodoxes), bi-confessionnels (Allemagne, Belgique, Hongrie, Estonie, voire, Autriche et Tchéquie), ou tri-confessionnels (Grande-Bretagne, Lettonie). En outre, R. Stark fait comme si les processus de démocratisation et de modernisation jouaient un rôle négligeable dans cette évolution vers la civilité religieuse. On peut penser au contraire qu'ils en sont les principaux promoteurs, aux États-Unis comme en Europe ou ailleurs dans le monde. L'ancienneté de ces processus est même, ici, un bon indicateur du niveau de civilité atteint (les Églises de l'ex-Union soviétique sont souvent restées plus exclusivistes, comme la Pologne et la plupart des pays orthodoxes). R. Stark souligne le rôle joué par les courants protestants libéraux et par les courants déistes (les deux se recourent en partie) dans cette évolution, or cela ne renvoie-t-il pas à ces mêmes processus ? Enfin, il n'est pas dit un mot de la laïcité, ni de l'athéisme, ni de l'existence éventuelle de conceptions séculières du monde insérées dans un pluralisme officiel (cas de la Belgique, des Pays-Bas et de l'Allemagne).

- 10 Ces réserves n'empêchent pas de considérer que ce livre constitue un apport essentiel et considérable, qui ne nécessite pas d'être exhaustif et qui préfère traiter à fond des exemples significatifs, sans oublier qu'il est complété par un second volume. Simplement, s'il brossait un tableau d'ensemble, fût-ce rapidement, la démonstration gagnerait en force de conviction. C'est toujours plus facile à dire qu'à faire ! En tout cas, voilà un travail qui tient une position d'équilibre entre les « bons » et les « mauvais » côtés du rôle historique des monothéismes, à l'encontre de la tendance des historiens des années soixante et soixante-dix à privilégier les seconds. Le volume suivant est encore plus innovateur, sinon provocateur : il montre que le christianisme a joué un rôle clé dans l'émergence de la science moderne, notamment dans le prolongement de l'esprit de rationalité théologique et de l'idée que Dieu était l'auteur de la raison ; que la chasse aux sorcières est entre autres un effet « collatéral » des progrès de la pensée scientifique ; ou que les chasseurs de sorcières ont aussi compté parmi les premiers abolitionnistes. Ce qui n'a pas manqué de susciter de stimulants débats.